

Adrien de PRÉMOREL



Par Georges JACQUEMIN

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Adrien de Prémorel occupe une place particulière dans nos lettres. Il n'a pas cherché à s'illustrer dans les genres traditionnels, même s'il a écrit quelques nouvelles dont les bêtes sont les héros. Il a voulu exprimer son attachement à la nature, son amour pour elle, et communiquer ses sentiments. Il a décrit les moeurs des bêtes, leur vie. Il s'est intéressé aussi bien aux insectes qu'aux grands animaux de nos forêts.

Prémorel est le chantre de la nature, des paysages forestiers, des rivières, comme de leurs hôtes ; il est aussi un collecteur de légendes. Tout cela témoigne de son profond enracinement terrien.

Note biographique

Né et mort à Bruxelles (17 mars 1899 - 28 février 1968), Adrien de Prémorel est pourtant un authentique Luxembourgeois. Il a vécu une grande partie de son existence à Bleid, à une dizaine de kilomètres de Virton, puis à Nassogne, en pleine forêt d'Ardenne.

Hobereau cordial de Gaume et d'Ardenne, châtelain familial à Bleid, puis Nassogne, arpenteur infatigable des forêts, fin fusil, bonne fourchette, expert à la canne à pêche, Adrien de Prémorel était devenu un auteur célèbre, tel le décrit Frédéric Kiesel.

Et il ajoute :

Homme amusant, cordial, ami généreux et malicieux, grand conteur d'anecdotes de chasse dites d'une voix chantonnante, bien gaumaise, à travers sa moustache gauloise, Adrien de Prémorel était et reste un grand classique de la nature.

De cet homme qui était un passionné de la nature – l'observation des bêtes a tenu une large place dans son existence –, le destin avait fait un journaliste. Il fut directeur de la revue *Chasse et pêche* mais, surtout, il tint une chronique régulière dans *Le Soir*, où il évoquait, surtout pour des citadins que la nature fait rêver, la vie des bêtes, leurs mœurs, les plantes ou encore les légendes d'Ardenne.

Membre de l'Académie Luxembourgeoise depuis 1934, il en devint le président à la mort de Pierre Nothomb, survenue fin 1966.

Bibliographie

- *Nuit d'avril*, Bruxelles, Goemaere, 1912 (tiré à part de la *Revue générale*, juin 1912).
- *Les chemins des ailes*, poèmes (1910-1912), Bruxelles, Editions Durendal, 1913.
- *Branches, oiseaux, rayons*, poèmes (1911-1916), illustrations d'Alfred Martin, Liège, Printing Cie, 1924.
- *La merveilleuse légende des grands bois d'Ardenne*, illustrations d'Alfred Martin, Liège, Printing Cie, 1927, Bruxelles, Labor, 1949.
- *La merveilleuse histoire du grand cerf de Freyr*, illustrations d'Alfred Martin, Paris, Desclée-De Brouwer, 1930.
- *Sous le signe du martin-pêcheur*, préface de Thomas Braun, Paris, Desclée-De Brouwer, 1931. Deuxième édition, Bruxelles, Labor, s.d. (1945 ?).
- *Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils*, préface d'Henri de Régnier, Bruxelles, Coll. Durendal; Paris, P. Lethielleux, 1935; Bruxelles, Labor, 1942, 1947, 1951 et 1954.
- *Des bêtes, des bois, des fleurs*, illustrations de G. (sic) Barthélemy, Paris-Bruxelles, Labor, 1938, 1943, 1948 et 1953.
- *La ferme et ses hôtes. Avec le joyeux lutin*, illustré par Elisabeth Ivanovsky. Paris-Bruges, Desclée-De Brouwer, 1941.
- *Folklore de la plaine et des bois*, Illustré par C. Barthélemy, Bruxelles, Labor, 1941, 1943 et 1949.
- *La lesse, fille d'Ardenne*, illustré par Camille Barthélemy, Bruges, Desclée-De Brouwer, 1941 et 1948.
- *Le Génie du ruisseau. Aventures de bêtes*, Bruxelles, Labor, 1946. *Nouvelles histoires de bêtes. – Le Génie du ruisseau* –, illustré de photographies inédites de Pierre Didier et Georges Gentinne, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1959, 1963 et 1965.

- ***De la Haute Lesse à la Semois. Paysages et légendes d'Ardenne***, Bruxelles, Labor, 1950.
- ***Ardenne, pays de fées***, Bruxelles, Labor, 1953.
- ***Han ou la promenade enchantée***, textes d'Adrien de Prémorrel et de Jacques Janssens, photos originales de Lucien De Meyer, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1954.
- ***Au beau domaine des bêtes***, Bruxelles, Labor, 1956.
- ***Du fusil à la plume. – Mémoires d'un chasseur –***, illustré de photographies inédites, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1958.
- ***Dans la forêt vivante***, photographies originales de Pierre Didier, Jean Colin et de Lucien De Meyer, illustrations de Pierre de Prémorrel, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1959, 1963 et 1965.
- ***Le vrai visage des bêtes***, Bruxelles, De Rache, 1962.
- ***La vie secrète de nos oiseaux***, photographies originales de Marcel Verbruggen et M. Brillon, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1963.
- ***Le chant de la Converserie***, hors commerce, Bruxelles, Arts et Voyages, 1964.
- ***Langage et réputations proverbiales chez les bêtes***, Bruxelles, De Rache, 1965.
- ***Oiseaux de bon augure ?***, illustré de dix photographies inédites, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1965.
- ***Nouvelles histoires de bêtes***, Bruxelles, Arts et Voyages, L. De Meyer, 1975.

(L'auteur remercie vivement Mme et M. Guy Merzbach, fille et gendre d'Adrien de Prémorrel, qui lui ont communiqué cette bibliographie très précise.)

Texte et analyse

Le texte qui suit se trouve à la fin de la nouvelle intitulée *L'ermite bourru*, parue dans le recueil *Nouvelles histoires de bêtes*. Le héros, un sanglier, a connu une existence exceptionnellement longue, grâce à la guerre. Durant celle-ci, la chasse a été interdite par l'occupant – sauf quand l'envie lui en prenait, pour lui-même –, si bien que le gibier a pu se multiplier (malgré le braconnage).

L'«ermite», né du côté de Bleid, en Gaume, où Prémorel avait un château, a voyagé en Ardenne et, vieux et puissant, est revenu au pays natal. Il ignore que l'occupant est parti et que l'affût est à nouveau permis. Son excès de confiance le perdra.

Le chasseur gagna l'affût qu'il s'était choisi dans les buissons de la lisière, à vingt mètres de l'habituel passage du sanglier. Devant lui s'étendait la prairie que le maraudeur traversait pour visiter les moissons. Des boutis nouveaux y disaient la longueur de sa hure. La brise venait du bois. Dans deux heures, la lune jaunie baignerait la campagne de son irréelle clarté.

Attentif en sa bauge, le solitaire, avant de se mettre en route, écoutait les bruits familiers de la forêt. Jugeant l'instant venu, il se dressa pesamment, se secoua et partit. Il allait à son aise, se frottait aux arbres, donnait par ci par là dans la feuille des coups de boutoir. Et puis heureux à la pensée des champs, il prit son chemin vers la lisière. En bordure du bois, son instinctive prudence l'arrêta, mais, aujourd'hui, le vent léger qui lui soufflait au dos le trahissait. Il déboucha sans crainte.

Sa sortie du bois fut tellement silencieuse que, le voyant soudain au clair de lune, l'affûteur tressauta. Lentement, sans geste brusque, il leva son fusil. A ce moment, l'Ermite, que le vent de nouveau servait, eut conscience du danger. Il voulut faire volte-face. Trop tard : une flamme

jaillit des buissons, un coup violent le frappant à l'épaule lui fit piquer du nez. Redressé dans un sursaut de rage et d'épouvante, il fonça vers la lisière. Un second projectile l'atteignit, le plaqua sur le ventre, crachant à pleine gueule son sang. Il tâcha de se relever encore, s'agenouilla, n'y voyant plus, tendant la tête car il étouffait à cause de ses poumons hachés. Retombé sur le flanc, il battit convulsivement des pattes et s'immobilisa dans un râle profond.

L'homme, alors, le doigt sur la détente, le tâta du pied, se pencha pour examiner ses défenses. « Quelle bête ! » dit-il et, joyeux, il lança en l'air son chapeau.

Dans cet extrait, on observe le mouvement quasi cinématographique qui va de l'homme à l'animal, chacun occupant tour à tour le « champ » descriptif :

1. *Le chasseur gagna...*
2. *Attentif en sa bauge, le solitaire...*
 1. *... l'affûteur tressauta.*
 2. *... l'Ermite, que le vent de nouveau servait, eut conscience du danger.*
1. *L'homme, alors, le doigt sur la détente, s'approcha...*

De la sorte, chacun des héros est vu dans l'action, agissant ou réagissant.

La deuxième observation qui tentera le professeur de français consiste dans l'alternance imparfait-passé simple, c'est-à-dire, en somme, ce qui oppose une vision sécante (imprécise dans ses limites temporelles) à une vision globale (limites précises). L'imparfait contribue aussi à établir le décor spatio-temporel, l'atmosphère de la scène ; le passé simple est réservé au premier plan.

On notera encore la précision lexicale : Adrien de Prémorel, observateur de la nature et chasseur, se doublait d'un bon connaisseur de la langue cynégétique ; ses écrits font même état de mots que bien des chasseurs d'aujourd'hui n'emploient plus. Mais lui avait le sens de la nuance et sans doute quelque goût pour les traditions.

*

Dans les lignes qui précèdent le texte, Adrien de Prémorel précise que l'action se passe en été, à une époque où le grand gibier aime aller viander (se nourrir) dans les récoltes, le soir venu.

La première phrase nous apporte beaucoup d'informations.

Voici que l'homme, désigné par son activité (« le chasseur ») entre en action. Il ne va pas au hasard : il se dirige vers l'endroit où il a repéré un passage fréquent et peut-être des empreintes d'animal marquées dans le sol, en laissant toutefois un espace suffisant entre le passage et son poste. De plus, il a songé à se dissimuler (« dans les buissons »). Le mode de chasse est aussi précisé (« l'affût »), activité qui s'exerce le soir ou tôt le matin, et exige que le chasseur se cache (recours dans certains cas aux miradors) et reste immobile.

La deuxième phrase nous invite à découvrir, comme le chasseur, le paysage qui s'offre à lui : une prairie puis, au-delà, des moissons (là où l'animal va trouver à se nourrir). Le sanglier est désigné par un équivalent lexical, avec forte connotation : « le maraudeur », terme employé aussi pour désigner des enfants qui, à l'automne, vont cueillir en douce des fruits dans les vergers. Ils font ce qui n'est pas autorisé.

Puis le regard – la caméra – semble revenir à des détails plus précis. Ce n'est pas la plaine, fût-elle belle, qui intéresse le chasseur, mais l'animal. Il l'a identifié à ses « boutis nouveaux ». (Boutis : endroit où un sanglier a fouillé avec son boutoir, son groin.) Les « boutis » sont importants : ils révèlent la taille de l'animal, et qu'ils soient « récents » indique

que celui-ci est dans le bois. De la même façon, la phrase : « La brise venait du bois » est chargée d'informations. Elle nous apprend que, erreur fatale, le sanglier va sortir en plaine sans recevoir les odeurs de la lisière. Il s'avance avec un vent qui lui est défavorable, ce que seule peut excuser la confiance qu'il a en sa force.

L'alinéa se termine par une sorte de vision prospective (« dans deux heures »), qui permet de préciser indirectement l'heure de l'affût et nous ramène au paysage (« la campagne »).

Deuxième alinéa, deuxième « personnage ». Adrien de Prémorrel commence par une épithète détachée, qui rappelle le caractère du sanglier : sa prudence. Puis viennent deux termes précis : « bauge » (lieu où l'animal se repose) et « solitaire », nom donné à un sanglier âgé, qui a déserté la société de ses frères. Il a écouté les « bruits familiers » de la forêt : ceux qu'il connaît, identifie, et qui ne peuvent éveiller sa méfiance.

Puis voici que l'animal se comporte un peu comme un homme : « jugeant l'instant venu. » Tout se passe comme s'il avait réfléchi, alors que, sans doute, c'est son instinct qui le guide. Suivent des verbes de mouvement (« se dressa », « se secoua », « partit », « se frottait », etc.). Retour à l'« humanisation » de l'animal : il est « heureux à la pensée des champs ». Cette évolution rendra plus pathétique la fin brutale de l'animal.

On remarquera aussi les précisions spatiales qui jalonnent l'itinéraire suivi : le sanglier est d'abord « en sa bauge », puis « il prit le chemin vers la lisière », il se trouve « en bordure des bois », enfin il « débuche ».

Prémorrel rappelle judicieusement que le gibier s'arrête pour observer et pour sentir avant de s'engager à découvert. La phrase « le vent léger qui lui soufflait au dos le trahissait » rappelle, au premier alinéa, « la brise venait du bois ». L'écrivain insiste donc sur le fait important qui va perdre l'animal : le vent ne lui apporte aucun effluve.

La dernière phrase de l'alinéa s'explique par l'âge de l'animal, par sa puissance et sa masse et par la longue tranquillité des bois.

Outre des notations spatiales, il en est de temporelles. Dans ce qui précède le texte, Adrien de Prémorel a parlé de «soir d'été», de «coucher de soleil»; nous avons trouvé «dans deux heures», voici, au début du troisième alinéa, le «clair de lune». Du temps a donc passé, depuis le moment où le chasseur a gagné son poste d'affût.

Retour à l'homme, tout surpris – observation exacte de l'écrivain – («l'affûteur tressauta») de voir l'animal sorti du bois. (Il est exact que le gros gibier peut se déplacer très silencieusement et que le voir débucher sans être averti surprend même le plus habitué.)

Cet alinéa est celui de la mise à mort. On verra tour à tour l'homme et l'animal. D'abord l'homme qui, maître de soi et connaissant l'attitude à adopter, lève, «sans geste brusque» (le mouvement effraie le gibier), son arme.

Réaction de l'animal, à la faveur d'une saute de vent : il a senti la présence de l'homme et compris qu'il y avait du danger pour lui ; il veut regagner l'abri de la forêt.

L'homme, alors, semble céder la place à des agents («une flamme» – celle qui sort du canon d'une arme et qui est bien visible la nuit – et «un coup violent»). Verbes exprimant une certaine force («jaillit», «frappant»), avec l'indication des effets du coup : l'animal va «piquer du nez». Si l'homme semble absent au moment de l'action, c'est une façon de suggérer que le sanglier ne l'a pas vu, même s'il a deviné sa présence. La violence qui s'exerce est comme anonyme. Ce qui importe alors, c'est de réagir pour sauver sa peau : nouveaux verbes de mouvement («redressé», «fonça») qui traduisent bien les réactions en pareille circonstance d'un animal blessé.

La suite de l'alinéa respecte le même schéma : la force des choses (« projectile »), des verbes expressifs (« atteint », « plaqua », « crachant ») avec l'indication des effets du coup de fusil. Précédemment, le premier coup a fait « piquer du nez » ; cette fois, le sanglier crache le sang « à pleine gueule ». On remarquera encore que le chasseur (devenu « affûteur ») a visé là où la bête est le plus vulnérable, l'épaule.

Nous assistons alors à son agonie, marquée par des sursauts, par l'acharnement à fuir pour sauver sa vie. Tout est décrit avec un réalisme marqué par des verbes expressifs, des notations brèves, d'une précision cruelle.

On observera encore la progression : « redressé » -> « il tâche de se relever » -> « retombé sur le flanc » -> « il s'immobilisa. »

La mort du sanglier a quelque chose de dur et d'implacable. Cette impression apparaît encore plus nettement quand on lit la fin du texte, qui ramène à l'homme. (Comme souvent dans les histoires de bêtes, l'animal meurt et l'homme est victorieux.)

Cet homme est d'abord méfiant (« le doigt sur la détente » – Prémorel emploie le terme exact, détente ; gâchette, usité dans le langage courant et par de nombreux auteurs, est inexact, puisque ce mot désigne une pièce interne du mécanisme d'une arme) ; puis il se comporte en héros victorieux (« tâta du pied »), puis en amateur de trophée (il examine les défenses), ce qui, pour un chasseur, est plus important que le gibier lui-même ; enfin satisfait, il peut exulter : « Quelle bête ! ». Ces deux mots sont en somme l'oraison funèbre à laquelle a droit cet animal exceptionnel, avec le geste un peu surréaliste, dans la nuit, d'un homme solitaire lançant en l'air son chapeau.

Bref, narration précise et réaliste, sens du mouvement, allées et venues du sanglier à l'homme, verbes expressifs, bonne connaissance des usages, des moeurs du gibier, du vocabulaire.

Choix de textes

C'était il y a des millions d'années. J'aurais pu commencer ce chapitre par ces mots « Il était une fois... », chers aux contes de fées mais cet « une fois » est vraiment trop loin de nous. Les fées, d'ailleurs, n'existaient pas encore, car il manquait, à leur raison d'être, une condition essentielle : l'imagination craintive ou poétique des hommes. L'aube du sixième jour ne projetait, sur cette nuit des temps, aucune lueur. Les montagnes, jaillies des soubresauts du globe, étaient, jusqu'au faîte, recouvertes par l'eau. Celle-ci, sans limites, reflétait le ciel portant, dit la Genèse, l'esprit du Créateur. Et puis, les siècles s'accumulant sans mesure, l'eau se retira, les sommets émergèrent, des crêtes nouvelles trouèrent, d'un élan, les masses liquides. Entre elles, l'eau frénétique, – torrents, cataractes et tourbillons – modelait le contour des vallées. Vint alors, après d'autres millénaires, l'époque diluvienne. L'eau submergea de nouveau certaines crêtes, certaines montagnes aussi dont la pluie, goutte à goutte, avait déjà rongé le calcaire.

Ainsi, pour la seconde fois, sortit des ondes la montagne de Han. La Lesse primitive l'étreignait en un déferlage prodigieux. Mugissante, elle en cognait de son bélier les parois ; écumante, elle s'y déchirait aux angles. De nouveaux millénaires se perdirent dans l'infini. Le niveau de la rivière, à des cadences diverses, baissa. Le limon, déposé sur les rocs avec les premiers coquillages, se couvrit d'une végétation luxuriante. Des reptiles monstrueux, des poissons, naquirent dans le tumulte des flots. Les insectes et les oiseaux multicolores furent une joie dans les feuillages à l'ombre desquels les mammifères, enfin, bondirent ou se réfugièrent. L'homme allait paraître et commencer à conquérir laborieusement son domaine.

(La Lesse, fille d'Ardenne, p. 35.)

La forêt !... Pendant des lieues et des lieues dévalant les montagnes, grimant à l'assaut des collines, filtrant la chanson des rivières et des cascades, elle étendait la profondeur de ses luxuriantes frondaisons. Des

arbres géants – chênes royaux nimbés encore d’une divinité mystérieuse, hêtres dont les branches torses évoquaient d’énormes serpents – la dominaient d’un élan majestueux. Le feu du ciel, parfois, balafrant de la tête au pied, en un fracas formidable, ces ancêtres contemporains des légions de César. Foudroyé, l’arbre, un beau jour, s’écroulait tout d’une pièce, et la forêt tissait, autour de sa rugueuse écorce, un linceul de ronces et de mousses. Veillaient alors, autour de lui, saules et noisetiers aux chatons de velours, bouleaux clairs aux branches graciles, charmes touffus, trembles bruissants.

La forêt !... des animaux en foule vivaient à l’abri de ses halliers. L’ours n’avait pas encore disparu. Si l’auroch, rare déjà, se confinait en d’inextricables fanges, gros et petit gibier foisonnait sur ces milliers d’hectares inviolés. Sangliers au poil rude, aux petits yeux méchants, loups, la démarche cauteleuse, le ventre perpétuellement affamé, renards longs et fins, amateurs de gelines, blaireaux bourrus, chevreuils bondissants – mais surtout, dans leur robe claire, sur leurs jambes fines, le front paré d’une ramure qu’ignorent, hélas ! leurs descendants dégénérés, les cerfs, bêtes nobles entre toutes, portant haut la tête, le regard franc, gibier réservé, sous peine de la hart, aux meutes princières. Dans les rochers vivait, redoutable bandit, le chat sauvage ; même le lynx aux regards perçants ne l’égalait pas en scélératesse. L’aigle royal planait au fond du ciel, dominant de son majestueux essor le vol des vautours, des faucons et des buses, et, quand venait la nuit, le superbe grand duc ouvrait, au seuil de sa caverne, le sombre éventail de ses ailes silencieuses. Malgré tant d’ennemis, auxquels il faut joindre les petits carnassiers, le lièvre était commun, surtout au bord des clairières et des friches, mais un autre rongeur peuplait en colonies les bords de l’Ourthe, de la Lesse et de la Semois : le castor. Il édifiait sur pilotis ses maisonnettes rondes, sciant patiemment de ses longues incisives les arbres dont il faisait, aux endroits peu profonds, des barrages. Ainsi naissait un large miroir d’eau dormante où déambulait, parmi les canards, les sarcelles et les martins-pêcheurs, la maigre silhouette d’un héron. Les grands animaux venaient à l’aube et au crépuscule boire le long des berges ; les sangliers s’y vautraient en grognant dans la boue.

Le grand tétras voisinait avec le petit coq de bruyère, les gelinottes étaient communes, et, par les beaux soirs de printemps, d'innombrables bécasses sillonnaient le ciel de leurs promenades amoureuses.

La forêt !... l'homme ne troublait qu'exceptionnellement sa quiétude. De rares voies romaines, souvent transformées en fondrières, la traversaient. Les gens d'armes y passaient, suivis, le soir, à distance respectueuse, par des loups escomptant une rixe ou un meurtre. Depuis l'héroïque lutte contre les légions, le calme régnait sous les voûtes profondes. Plus de guerriers aux moustaches tombantes dont la redoutable troupe suivait, derrière un chef aux longs cheveux, des sentiers de fauves. Plus de réunions dans les clairières, de victime égorgée au-dessus d'un dolmen. Plus de druides vénérables à la faucille d'or et, par le clair de lune des belles nuits, plus de blanches velléadas glissant, insoucieuses des bêtes sauvages, sur la bruyère en fleur.

(Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils, pp. 14-17.)

La tenderie aux grives

Dès octobre, la tenderie aux grives l'amusa prodigieusement. Le sentier du tendeur zigzagait à travers les taillis. De chaque côté, enchâssés dans les branches ou l'écorce, des raquettes offraient, à la convoitise des oiseaux, le gai corail de leurs sorbes mûres. Merles et grives s'y faisaient prendre ainsi que l'un ou l'autre geai, parfois même une gelinotte. De grand matin, alors que des fils de la vierge barraient encore le sentier, Renard visitait la grivière. Cà et là, des grives pendaient. Les unes, ailes repliées, balançaient sur l'ocre du feuillage la blancheur de leur poitrine, d'autres, en un dernier geste de défense contre la mort, se figeaient, une aile grande ouverte. A celles-là qui pendaient inertes, et dont le trépas l'incitait à la prudence, Renard préférait les pauvrettes qui, prises par la patte, voletaient avec des cris perçants. D'autres se prenaient devant lui, battant des ailes : il les happait d'un saut précis, et, souvent, leur coupait la tête. Caché dans un buisson,

Renard avait vu l'homme preneur d'oiseaux. De loin, l'annonçaient le bruit de sa marche et l'odeur de sa pipe. D'une raquette à l'autre, un grand panier sur le dos, il allait, renouvelant les graines, détachant les victimes, tendant les lacets... Devant les crins arrachés, il jetait à la ronde des regards furibonds et jurait en sourdine.

(Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils, pp. 138-139.)

Renard était de noble, ancienne et féodale lignée. Dans la première moitié du XIIe siècle, un de ses ancêtres avait, en son château de Maupertuis, tenu victorieusement tête au Roi des animaux. Un descendant de ce seigneur, aussi rusé que téméraire, fut même, au XIIIe siècle, l'âme d'une révolte dont il sortit Roi. Mais, grisé par une aussi haute fortune, il fit montre envers ses amis, et tout particulièrement vis-à-vis du hérisson, de tant d'ingratitude que ceux-ci l'abandonnèrent. Et la couronne fit retour à la maison de Noble, le lion, dont les successeurs la détiennent encore sans conteste. Bien mieux : depuis la tentative d'usurpation de Renard le Novel, cette royauté ne connut plus aucun nuage, le trône léonin ne fut ébranlé par aucune sédition, et je suis certain que, si la race des lions devait quelque jour s'éteindre, le dernier d'entre eux mourrait encore dans la peau d'un Roi...

Une branche collatérale des Renard-Goupil, sires de Maupertuis, fut célèbre en Allemagne sous le nom de Reinecke-Fuchs. Mais ces deux rameaux n'étaient pas faits pour s'entendre. Les Reinecke avaient la plaisanterie trop lourde et, pis que cela, ne connaissaient, dans leurs incursions pillardes, aucune limite. Inutile de faire avec eux les moindres conventions : sans scrupules ils déchiraient les mieux établies, ni plus ni moins que chiffons grasseyés trouvés au coin d'un bois...

Aussi notre beau renard, enfant d'Ardenne, était-il de sang latin, léger, clair, vif et sans mélange...

(Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils, pp. 123-124.)

Petites vagues et rayons du soleil jouaient au joli jeu des mille reflets. S'éloignant de plus en plus du rivage, les colverts rencontraient des oiseaux qui, moins régulièrement, fréquentent les grèves. Des macreuses toutes noires, des sternes qui sont les hirondelles de la mer, des guillemots, l'aile barrée d'hermine, des macareux au bec énorme. Ceux-ci, rasant l'eau, semblaient courir sur les flots. Blancheur éclatante, surgissait parfois un grèbe à colerette. Du haut de son grand cou, sa petite tête aux cornes minuscules interrogeait les alentours. Dressé sur l'onde, engoncé dans sa fraise, il semblait, en cette pose hiératique, le Don Quichotte de la sauvagine.

Le jeune mâlard volait gaîment, conquis par cette activité merveilleuse, grisé d'air, de lumière et de liberté. Il observa que les oiseaux posés sur la grève ou sur l'onde, comme ceux qui parcouraient l'azur, n'étaient nullement effrayés par les grands navires. Même le hurlement lugubre et prolongé des sirènes leur paraissait familier. Ils fuyaient, au contraire, les petits yachts qui, sans beaucoup de bruit, glissaient à proximité du rivage. Parfois, cependant, le choc d'une détonation sourde troublait leur quiétude ; un nuage d'oiseaux gagnant les hauteurs du ciel indiquait le lieu de l'explosion.

Sur un banc de sable occupé par des hôtes nombreux, les canards se reposèrent de leur promenade. Tout en cherchant provende, le colvert s'amusa du manège des petits échassiers : pour faire sortir les vermis-seaux, ils piétinaient allégrement sur place. Justifiant leur nom, des chevaliers tourne-pierres remuaient du bec, avec prestesse, les cailloux, refuges d'alléchantes bestioles.

Au cours de la journée, les canards revinrent à l'embouchure, survolèrent le fleuve, firent une incursion au-dessus du pays. Sur les étangs glissaient des patineurs, les rivières charriaient des glaçons. Force lui fut, tant que dura le gel, de gagner chaque soir l'estuaire. Dans un large rayon, ils exploraient, à marée basse, les rigoles ou le limon des grèves.

(Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils, pp. 84-85.)

Les faisans

Les faisans sont non seulement les plus beaux de nos oiseaux-gibier, mais les plus splendidement vêtus parmi nos sédentaires. On ne peut cependant les considérer comme autochtones au même titre que les perdrix, celles-ci figurant chez nous, depuis les temps les plus anciens, dans les relations gastronomiques ou les traités de chasse. En un plumage somptueux dont les reflets évoquent l'or, le rubis, le saphir et l'émeraude, avec son harem jalousement défendu quand vient la saison des amours, le faisan est un prince d'Orient, plein de morgue et d'orgueil. L'Orient est d'ailleurs son pays d'origine, comme il est celui de nos paons domestiques. Son nom lui vient d'une rivière de Colchide : le Phase. La légende des dieux et des héros de la Grèce veut que, lors de la fameuse expédition des Argonautes, Jason ait rapporté de Colchide quelques-uns de ces magnifiques oiseaux en même temps que Médée, fille du roi, et la Toison d'Or. Quoiqu'il en fût, Grecs et Romains les connurent bien avant nous, en faisaient l'élevage et vantaient la succulence de leur chair. Saint Louis, roi de France, qui les admira sans doute en pays lointain, fut le premier à lâcher des faisans dans ses bois de Vincennes. Beaucoup de grands seigneurs, d'autres souverains également, suivirent son exemple, et ces oiseaux s'implantèrent assez rapidement en France d'abord, ensuite dans le duché de Bourgogne et les pays voisins. On les trouve aujourd'hui dans la plupart de nos bois. Les forêts d'Ardenne, les grands bois de Lorraine leur conviennent beaucoup moins que les boqueteaux entourés de plaines où, matin et soir, ils cherchent provende. Il est encore à leur rareté dans ce domaine une autre raison que celle de l'étendue : cette sylve profonde abrite souvent le gros gibier intéressant seul les chasseurs et les gardes. Le piégeage y est sommaire, ce qui, pour les oiseaux nichant sur le sol, se révèle bien vite désastreux. Ils aiment surtout les taillis, les buissons, les sous-bois touffus où noircissent les mûres. L'eau leur est indispensable et ils ne dédaignent pas les fonds de bois humides. Craintif plus qu'on ne pourrait croire et, malgré cela, farouchement batailleur, le coq faisan paraît bien être, du point de vue de

l'intelligence, un de nos oiseaux les plus bornés. On ne manquera pas d'y voir la rançon de sa superbe apparence.

Chacun connaît le faisán, le coq surtout, paré de sa longue queue, et sont il serait vain de vouloir décrire le plumage tant les couleurs en sont variées. Le carmin, le vert, le bleu chatoient sur la tête et le cou, orné parfois d'un collier blanc. Le dos, les ailes, la poitrine, le ventre ont des reflets de cuivre et d'or finement marquetés d'ébène, tandis que les longues pennes de la queue échelonnent de sombre leur brun mordoré. Gibier royal des batteurs d'octobre, le coq réunit dans son plumage les tons les plus éclatants des feuilles d'automne. Infiniment moins voyante et sensiblement plus petite est la poule en robe d'un brun uniforme, jaunâtre sur la poitrine, et semée partout de taches noires. Sa queue, cependant longue, est beaucoup plus courte que celle du coq.

Il existe, dans nos bois, plusieurs espèces de faisans dont, sauf chez deux d'entre eux, l'aspect général ne diffère pas beaucoup de celui que nous présente le faisán commun, acclimaté longtemps avant les autres. Chez le faisán à collier, le cou s'orne d'un cercle de plumes blanches et les reflets de son plumage paraissent plus métalliques. Plus gros que le faisán commun, le Mongolie a la calotte crânienne grise cernée par un trait blanc, tandis que le Formose montre des teintes plus claires. Voisinant, mélangées souvent, ces espèces, par suite de croisements continuels, présentent rarement, dans nos bois, un type absolument pur. Par contre, le faisán versicole et le faisán obscur, beaucoup moins fréquemment introduits dans nos chasses, s'en distinguent, le second surtout, de façon plus frappante. Le versicole, avec la tête, le cou et la poitrine chatoyant d'un vert ou d'un bleu sombres aux reflets d'acier, son dos vert foncé comme ses ailes, est sans doute le plus beau de nos faisans sauvages. La femelle, de teinte assez semblable à celle du faisán commun, s'en distingue par une tache verte ornant la plupart de ses plumes. Quant au faisán obscur, ce nom convient surtout à la poule, habillée de noir-violet, alors que le coq est splendidement et presque entièrement vêtu de vert profond. Le plus grand des faisans, le vénéré, dont la queue, chez le coq, atteint deux mètres, et qui fut parfois lâché

dans des tirés particulièrement spectaculaires, est surtout, comme le faisán doré, le faisán argenté, le faisán de lady Amherst, un oiseau de volière.

(Oiseaux de bon augure ?, pp.91-93.)

Malgré sa résistance, l'hermite ⁽¹⁾ n'avait plus que la peau sur les os. Il avait fouillé la neige, essayé de creuser à la recherche des bulbes : c'était, presque partout, impossible. Même les minuscules fontaines, les sources autour desquelles la terre s'ameublissait, l'avaient déçu. Les étangs gelés disparaissaient sous l'uniforme blancheur. Il était descendu aux rives de la Semois. Elles aussi, défiant le boudoir, ne présentaient que glace et limon durci. Le ventre creux, il faisait d'in vraisemblables randonnées, mangeait du bois pourri, courait la plaine en quête de silos et, tenté par le fumier, s'approchait des villages. Certaines nuits, n'en pouvant plus, il ne quittait pas sa bauge, écoutait, douloureusement engourdi, gronder ses entrailles. Toutes les bêtes de la forêt subissaient le même martyr. Depuis longtemps les chevreuils et les cerfs, ayant brouté les dernières feuilles de ronciers, rongeaient l'écorce des frênes ou des rares douglas. Les jambes flageolantes, une infinie détresse au fond de leurs grands yeux, ils erraient à l'aventure, portant la hotte comme des bêtes forcées. Vaincus enfin, ils se couchaient pour mourir et l'hermite, avec d'autres sangliers, disputait aux renards ces charognes. A son tour, le clan des bêtes noires payait au fléau sa dîme. Les jeunes surtout, qui cherchent en bande leur nourriture, périssaient. Sous les épicéas dont les branches lourdes griffaient la neige, l'hermite découvrit trois bêtes de compagnie mortes en bauge. Etroitement serrées l'une contre l'autre, elles paraissaient dormir...

(Nouvelles histoires de bêtes, p. 55.)

1. En langage de vénerie, on nomme Hermite – et non ermite – le sanglier de cinq à sept ans. (Note d'Adrien de Prémorél)

C'est le Mai, c'est le Mai, c'est le joli mois de Mai !... » Le mois de Mai ! Cantiques et dictons s'accordent pour proclamer sa beauté, l'impatience qu'on a de sa venue. « Mai arrivé, nous sommes en été. » Oui, mais il y a trois saints de glace et le nom du dernier peut, à la rigueur, rimer avec un restant de gel : Mamert, Gervais, Pancrace... Il faut, après les déceptions d'Avril, faire d'autant plus confiance au joli mois de Mai. C'est lui qui donne au chêne royal sa parure, habille les bois d'un vert si tendre qu'il est une fête pour les yeux et que l'on craint de voir se ternir, au grand soleil, cette prime jeunesse de la forêt. Par milliers s'ouvrent les fleurs : splendeur rose des pommiers, lourdes grappes des lilas dont la cueillette est une vendange de parfums, clochettes claires des muguet dans l'ombre du sous-bois. Les muguet ! Ainsi que les jonquilles sont la parure éclatante d'Avril, les muguet font, au mois de Mai, une merveilleuse couronne. Imprégnés de senteur exquise, ils sont, dans leur gracile blancheur, l'emblème de la charmeuse et souriante jeunesse. On les cueille, au chant du coucou, dans l'ombre tiède où les feuilles neuves filtrent des flaques de soleil. Ils portent bonheur : combien désirent, le 1er Mai, voir un brin de muguet fanant au corsage de leur belle !

(Folklore de la Plaine et des Bois, p. 47.)

Matin et soir surtout, le merisier connaît l'agitation qui secoue en automne les chênes et les charmes. Comme celui du cerisier des vergers, son bois d'un beau rouge brun est recherché par les ébénistes, les artistes du bois en général et les luthiers. Dès le milieu d'octobre, son feuillage éclatant de pourpre et de carmin le dispute en magnificence à celui de l'érable ou du chêne d'Amérique. Dans l'apothéose forestière, il fait, au soleil, partie de la flambée.

Le sorbier, nommé lui aussi et pour les mêmes causes sorbier des oiseaux, parsème avec une égale gaieté la verdure printanière de ses fleurs d'un blanc crème. Ces fleurs, étroitement réunies en un large

corymbe font prévoir la disposition particulière des fruits. L'arbre atteint 10 mètres, rarement davantage. Son écorce brunâtre et lisse quand il s'agit de jeunes sujets, devient avec l'âge d'un gris plus ou moins foncé semé de lenticelles. Plus le sorbier vieillit, plus son écorce gercée se montre rugueuse et s'exfolie comme celle, d'ailleurs, des cerisiers. Ses gros bourgeons bruns très allongés sont revêtus d'un duvet clair, ses feuilles se composent, en nombre impair, de folioles oblongs. Ainsi que chez le frêne et l'acacia, la dernière se trouve en flèche.

Plus encore que celle du merisier, l'existence estivale du sorbier est sans histoire. Bien peu de promeneurs remarquent ce petit arbre, souvent d'apparence malingre et sans attraits. Seuls, sans doute, au monde des oiseaux, pour qui les arbres n'ont pas de secrets, quelques-uns se réjouissent-ils de leur nombre. Et voici qu'en juillet prennent une jolie teinte orange les petits fruits globuleux réunis en ombelles comme l'étaient les fleurs et, qu'au mois d'août, cette couleur s'avive jusqu'à devenir du plus beau rouge corail. Dans ce domaine de la gaieté sylvestre, que contemplant avec joie nos regards, le merisier est ici complètement battu. Rien n'éclate plus allègrement parmi la sombre verdure d'une fin d'été qu'un sorbier chargé de son éclatante moisson. Or, cette parure va durer jusqu'au début d'octobre. Ce n'est pas le loriot qui sifflera l'alléchante nouvelle : « Les sorbes sont mûres ! » : merles et grives s'en chargeront. Car ce sont eux surtout qui, dans un grand bruit d'ailes et de jacassements, pillent les sorbiers. Toutes les grives y viennent. D'abord la musicienne ou grive du pays laquelle, depuis longtemps, surveillait la maturité des sorbes, la draine quittant pour semblable régal les vergers, ensuite, par bandes, les petites « françaises » impulsives, joyeuses encore des raisins becquetés, ce qui leur vaut le joli nom de « vignernettes ». Plus tard, aux environs de la Toussaint, les litornes ou grives de Russie ne goûteront plus guère les sorbes qu'à leurs dépens au long d'un sentier de tenderie. Revers de la médaille pour ces pauvres oiseaux : les fruits du sorbier forment, amorçant les « raquettes » des grivières, un irrésistible appât. L'Ardenne était jadis, plus qu'aujourd'hui, le pays par excellence de la tenderie à cause de ses taillis de chêne à

écorcer. Le cantonnier y vendait aux enchères la récolte des sorbiers plantés le long des grandes routes. De nos jours, les sapinières, de plus en plus envahissantes, découragent les tendeurs.

Le bois du sorbier des oiseaux comme celui du sorbier domestique, dont les fruits plus allongés sont comestibles, n'est guère apprécié. Il sert cependant aux graveurs et aux fabricants d'outils. Il perd très vite ses feuilles et, dominé par ses voisins, n'intervient pas d'apparente façon dans la symphonie des couleurs en automne.

(Dans la forêt vivante, pp. 72-80.)

Jaloux comme un coucou

Que voilà donc une réputation surprenante lorsqu'il s'agit de ce héraut d'avril, de l'unique sans logis parmi les chantres du printemps ! Quand on connaît l'insouciant désinvolture avec laquelle ce bohème endosse, à plus de cinquante espèces différentes d'oiseaux, les charges - combien lourdes ! – de ses paternités, on songe qu'il devrait lui-même provoquer la jalousie plutôt que de la ressentir. Ici, la locution proverbiale se justifie si l'on veut bien ne pas donner à la jalousie du coucou, le caractère uniquement sentimental que ce terme éveille tout d'abord : on peut être jaloux de sa puissance, de son honneur, de sa force, de son bien, autrement dit de sa propriété. Le cerf regroupant à grands coups d'andouillers ses biches fait-il acte d'amour ou de propriétaire menacé dans son orgueil par un rival ? N'est-il de véritable amour que chez les bêtes monogames ?

Je ne veux pas m'engager sur ce terrain épineux et mouvant rendu plus dangereux encore par ma tendance aux comparaisons humaines... Disons tout de suite que, si le coucou est un oiseau dont l'amoureuse ardeur est évidente – ce qui rend plus extraordinaire son inaptitude aux joies de la couvée – sa réputation de jalousie ne lui vient pas en ordre principal de ce tempérament flatteur mais bien de la véritable rage qu'il met à faire respecter par ses congénères les limites du canton forestier

qu'il s'est choisi et qu'il retrouve, chaque année, au début d'avril. Ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, afin de monter autour de sa femelle, pondeuse errante et furtive, une garde vigilante, mais plus encore par jalousie de propriétaire interdisant à ses voisins de franchir des limites strictement établies.

L'intrus est immédiatement attaqué, mis en fuite, s'il n'est pas le plus fort. Il est d'ailleurs rare que, sauf abondance extraordinaire de ces oiseaux en poursuite d'une femelle, semblables limites soient délibérément franchies. C'est au point que, lorsqu'un coucou disparaît à la migration, il faudra du temps avant qu'un de ses voisins de l'an dernier se risque dans la zone interdite : tout ce coin de forêt n'entendra pas le coucou lui sonner les heures d'avril. Sait-on qu'il en va de même chez bon nombre de nos migrants, particulièrement les rossignols aussi jaloux de leur territoire sévèrement délimité ? La mort d'un rossignol rendra longtemps muettes les douces nuits de juin dans un large rayon autour de son ancienne demeure. Ne croyez pas que cette surveillance du coucou va se relâcher après la pariade et même quand il devient silencieux. Plus forte que son amour, la volonté farouche de garder pour lui seul son domaine lui survit.

On le sait, les coucous nous reviennent dans les dix premiers jours du mois d'avril. Les mâles arrivent d'abord et s'installent, clamant aux quatre coins du canton retrouvé, leur présence : « coucou, me revoilà ! » Les femelles ne viennent qu'un peu plus tard, se réservant, elles aussi, une zone d'influence moins rigoureusement délimitée que celles des mâles dont elles chevauchent le plus souvent les limites. La femelle qui traverse le domaine de l'un des troubadours, est immédiatement l'objet de ses amoureuses poursuites. Celle-ci l'entraîne parfois chez le voisin, d'où batailles, le vainqueur s'adjugeant l'oiselle tandis que son rival rentre chez lui pour s'y mettre à l'affût d'une passante moins incertaine. Ainsi doit-on comprendre la proverbiale jalousie du coucou.

S'il fallait trouver un oiseau de chez nous à qui ce proverbe s'appliquerait mieux dans tous les sens du terme, je choiserais le coq perdrix. Les perdrix sont monogames. Le coq ayant, dès la fin février, conquis sa femelle après des combats acharnés livrés à ses rivaux,

recommence, avec l'aide, cette fois, de la poule, d'autres batailles pour la possession d'un espace vital indispensable à la future compagnie. Jusqu'à la fusion de celle-ci avec d'autres bandes, il en demeure le chef attentif et courageux. Pas un instant, il n'abandonne sa compagne, veillant sur elle tandis qu'elle couve, pourchassant les mâles isolés cherchant aventure, jalousie purement sentimentale cette fois, puisque la possession de l'indispensable domaine est assurée.

(Langage et réputations proverbiales chez les bêtes, pp. 31-33.)

Synthèse

Adrien de Prémorel occupe un canton étroit de la littérature, celui qui décrit les bêtes et ne les transforme en héros d'histoires – comme Pergaud, comme Genevoix – que pour nous permettre d'approfondir notre connaissance de la nature.

Les deux mots-clés sont ainsi lâchés : les bêtes, la nature. L'homme Prémorel, gentleman campagnard, qui vécut une partie de son existence à Bleid, en Gaume, évoque dans ses livres tout ce que, depuis son jeune âge, il a accumulé d'observations et d'expérience. L'imaginaire n'y a que peu de place, même dans ses histoires de bêtes ; ce qu'il livre au contraire à ses lecteurs, c'est en somme le bilan sans cesse enrichi de son existence passée à vouer un culte passionné à la nature.

Retrouvant, un peu à la manière de Chateaubriand quand il parle du Nouveau-Monde, le sens du **tableau**, Adrien de Prémorel ne nous donne à voir un paysage qu'en y évoquant les essences forestières et leurs fruits, les oiseaux et les mammifères. Nous apprenons ainsi ce qui se passe alors, à tel ou tel moment de l'année, en telle saison : les feuilles poussent ou tombent, les animaux s'accouplent, mettent bas ou protègent leur progéniture. Nous n'ignorons rien des bauges, des gîtes et des nids ; rien des noms que porte un sanglier au long de son existence ; ou rien du cerf, ni du vocabulaire précis désignant les parties de l'étonnante ramure dont s'orne sa tête, à sa plus puissante maturité : merain, andouiller et surandouiller, perche et perlure appartenaient, naturellement pourrait-on dire, au vocabulaire du chasseur Prémorel.

Comme son aïeul qui signa un livre intitulé *Un peu de tout à propos de la Semois*⁽²⁾, comme un lointain parent, le marquis de Foudras, il a pris

2. Ouvrage réédité récemment par Culture et Civilisation, à Bruxelles, en édition anastaltique. (NDLR.)

la plume, et ce n'est pas un hasard si, justement, un de ses livres a pour titre ***Du fusil à la plume***. Sans chercher à aller au-delà de ses connaissances, il a dit la nature, avouant du même coup quelle était son existence.

L'aventure, elle n'est pas chez les hommes, presque totalement absents de ses livres, sinon, ici et là, comme chasseurs, braconniers, poursuivant divers animaux ; elle n'est pas chez les bêtes elles-mêmes, sinon dans deux livres d'«histoires» dont on a dit que l'imaginaire comme tel y était réduit ; l'aventure se situe dans les avatars – aux deux sens du terme – de la nature, changeant avec les saisons et bouleversée par les éléments. C'est là qu'on trouve le lyrisme de Prémorel, uni au réalisme de ses descriptions.

Tout est pris dans le cycle de la vie : l'année qui boucle celui des plantes, des herbes, des feuillages ; les années qui bouclent celui des bêtes de chasse.

De là les nombreuses pages consacrées aux fleurs, aux espèces forestières, mais aussi aux animaux rarement vus, le loir, le lérot et le muscardin, par exemple, à ceux dont la renommée est mal fondée, ou inadéquate à leurs moeurs, comme les rapaces ou le renard. Des oiseaux, il décrit le plumage, les moeurs, les migrations éventuelles ; des mammifères, c'est la fourrure, le comportement général, les ruses et les défenses, les mues et les transformations physiques que l'âge apporte. (De nombreux articles parus dans *Le Soir* ont traité de ces sujets.)

Adrien de Prémorel s'est également penché sur la vie des insectes (certaines araignées), mais surtout, parce qu'il a consacré un livre à chacune, sur deux des plus belles rivières d'Ardenne, la Lesse et la Semois : ***La Semois, reine des méandres*** et ***La Lesse, fille d'Ardenne***, ouvrages illustrés par le peintre Camille Barthélemy et devenus objets de recherche pour les bibliophiles.

Suivant le cours de ces rivières, il nous invite à une sorte de tourisme où nature et culture alternent. Ainsi, s'agissant de la Lesse, il évoquera les

grottes de Han comme certains châteaux où vécurent des personnages célèbres. La vie des rivières est une aventure qui les voit affronter barrages et moulins, longer rochers et à-pic, gorges et marais, se perdre, resurgir, s'endormir dans les creux où vivent les gros poissons que convoitent les prédateurs, se précipiter dans des cascades, s'égayer aux floraisons printanières, disparaître sous les glaces hivernales, quand les survolent des bandes de canards à la recherche d'eaux libres où se poser.

Pour compléter son examen de la nature (et du monde campagnard qui souvent l'accompagne), Adrien de Prémorel s'est intéressé au folklore, aux croyances et renommées traditionnelles. Cela nous a valu des livres comme *Folklore de la plaine et des bois*, mais aussi *Oiseaux de bon augure ?* et *Ardenne, pays de fées*. Il y confronte la réalité (à la lumière, notamment, de travaux de spécialistes de l'avifaune) et la tradition, les réputations, souvent abusives, souvent inexactes, faites aux oiseaux et aux mammifères ; ou bien il recueille les légendes.

Alors, comme dans ses livres sur la Semois et la Lesse, il lui arrive de nous restituer une vie campagnarde déjà dépassée. Ici aussi, le siècle a marché. La saison des foins ne donne plus lieu à de longs épandages d'herbe que sèchent le vent et le soleil, ni à la confection de meulons ; les pommes de terre ne s'arrachent plus à la main, et les feux de fanes ne sont plus qu'un souvenir dans la mémoire des aînés. A ce titre, certaines pages de l'oeuvre de Prémorel (qui était né, rappelons-le, en 1889) appartiennent déjà à l'histoire.

La chance a permis à cet écrivain de vivre une existence à l'abri des soucis matériels qui sont le lot de la plupart des gens. Il en a fait son profit pour écrire des livres où son amour de la nature s'exprime à longueur de pages. Il l'a fait avec clarté et précision, mais aussi, car cela n'entraînait manifestement pas dans son propos, sans remettre en question l'outil du langage.